

Une fable philosophique

Maurice Henrie, *Le Chuchotement des étoiles*, roman, Éditions
Prise de Parole, Sudbury, 2007, 175 pages

Yvan G. Lepage

Number 139, Spring 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40720ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lepage, Y. G. (2008). Review of [Une fable philosophique / Maurice Henrie, *Le Chuchotement des étoiles*, roman, Éditions Prise de Parole, Sudbury, 2007, 175 pages]. *Liaison*, (139), 61–61.

Une fable philosophique

YVAN G. LEPAGE



Maurice Henrie

Le Chuchotement
des étoiles

Parole

À L'INSTAR DE PIERRE, le protagoniste de son plus récent roman, Maurice Henrie est entré en littérature comme on entre en religion. Depuis vingt ans qu'il accumule les titres et les prix, il a bâti une œuvre qui fait honneur au monde littéraire franco-ontarien par la qualité exceptionnelle de l'écriture. Tout comme Pierre, en effet, Maurice Henrie s'est fait une «réputation de styliste et d'homme cultivé» (p.15). Cette coïncidence nous autorise-t-elle pour autant à voir dans *Le Chuchotement des étoiles* (titre superbe) une autofiction? Ce serait aller un peu vite en besogne. Si l'on peut éprouver le sentiment que Pierre partage plus d'un trait avec l'auteur, l'ironie que ce dernier pratique occasionnellement lui permet de tenir son personnage fictif à distance.

Traducteur de son métier, Pierre, jeune quinquagénaire, a choisi de travailler à la pige, afin d'échapper aux contraintes de plus en plus insupportables que lui imposait le commerce de ses semblables. Et pour mieux prendre ses distances avec les humains, il a convaincu sa conjointe Odette d'emménager dans une maison isolée, dans l'espace sidéral, au voisinage de Vénus, Mars et Saturne. Odette a beau avoir «les pieds fermement sur terre» (p.35), elle ne parvient que difficilement à servir de «lest et de boussole» (p.36) à Pierre, qui flotte littéralement dans les hautes sphères de l'abstraction.

Pour rompre avec la routine de la traduction, et parce que cette autre activité est lucrative, il accepte volontiers de rédiger des discours ministériels. Mais en digne disciple de Roquentin, il éprouve depuis un mois devant cette énigme qu'est l'univers une angoisse métaphysique intense, au point de ne plus parvenir à écrire, pour le ministre de la Culture, un discours de commande dont il éprouve rudement, jusqu'à s'en rendre malade, le caractère factice. Et pour comble, voici qu'il est victime d'hallucinations, après avoir connu, dans le passé, maintes phases dépressives. Un masque clownesque lui apparaît tous les matins, dans l'angle supérieur de sa chambre sans fenêtre, et il sent autour de lui et de la maison la présence inquiétante de forces étranges. Les phrases qu'il a écrites la veille dans son ordinateur disparaissent mystérieusement à l'aube. Le téléphone sonne, mais personne ne répond. On sonne à la porte, mais, comme dans l'univers absurde de Ionesco, personne ne s'y trouve quand on ouvre.

Seulement, si Ionesco nous fait rire, Maurice Henrie nous plonge, lui, en plein drame, si bien que son personnage s'enfonce dans la folie, là où ni Odette, ni ses enfants,

Robert et Paule, ni le lecteur n'arrivent à le suivre. Esprit rationnel, comme sa mère, Robert, qui a choisi la carrière d'avocat, est bien incapable de comprendre son père, alors que Paule entre aisément en sympathie avec lui, au point de vivre à son tour, au chapitre 17 («Adéhenne»), l'expérience du masque. Sourire en coin, l'auteur reprend ici, dans un subtil écho, les termes mêmes qu'il avait utilisés au chapitre premier («Masque») pour décrire la vision de Pierre. Après le départ des enfants, venus en visite pour Pâques, Pierre et Odette retombent dans l'ennui. Une distance grandissante s'établit dès lors entre eux, distance qui s'exprime métaphoriquement par le rapide vieillissement dont Odette est l'objet, au point qu'elle meurt au bout de quelques jours. Devenu veuf, Pierre est pris en charge par son fils, puis par sa fille; mais ils échouent tous deux dans leurs tentatives pour le ramener sur terre, ainsi que l'illustre l'image du labyrinthe, allégorie ô combien déprimante de l'humanité! Aussi Pierre n'aura-t-il plus qu'une issue: le suicide.

Sartre avait admirablement réussi à engluer son lecteur dans le monde nauséeux de Roquentin, grâce à un réel talent de conteur. Je ne suis pas sûr que le lecteur arrivera à s'identifier pareillement à Pierre. Roquentin, tout compte fait, était un homme, un frère; Pierre a pris, lui, le parti de rompre avec le genre humain. Comment dès lors s'attacher à ce misanthrope? Il ne suffit pas de semer quelques mots d'esprit et de multiplier les chapitres — aux titres parfois cocasses — pour retenir l'attention du lecteur. Le rythme a beau être rapide, le personnage principal névolue guère, sinon vers plus de solitude et plus de désespoir, qu'exprime l'horrible cri qui lui sert d'adieu. On songe irrésistiblement au bouleversant tableau de Munch, ce qui n'a rien pour nous réconcilier avec le monde de Pierre décidément trop hermétique, trop froid, et surtout trop artificiel pour les humains ordinaires que nous sommes. On aurait envie de suggérer à ce pauvre Pierre de sortir cultiver son jardin. ■

Maurice Henrie, *Le Chuchotement des étoiles*, roman, Éditions Prise de Parole, Sudbury, 2007, 175 pages.

Professeur émérite de l'Université d'Ottawa, Yvan G. Lepage est président du comité éditorial de la «Bibliothèque du Nouveau Monde», publiée par les Presses de l'Université de Montréal, et directeur de la collection «Voix retrouvées» aux Éditions David.